

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CHARLIER ZEINEDDINE Laurence, 2015, *L'homme-proie. Infortunes et prédation dans les Andes boliviennes*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Des Amériques 268 p., tabl., cartes, illustr., annexes, bibliogr., index (Anaïs Milhac Larzabal)

Avec *L'Homme-proie...*, Laurence Charlier Zeineddine (EHESS) enrichit la recherche sur les mondes andins grâce à une ethnographie attentive de différents villages du Nord Potosi en Bolivie, expérience qui lui permet de proposer de nouvelles pistes de réflexion. À travers une analyse des différentes formes d'entités prédatrices qui menacent les individus au quotidien et des moyens de s'en prémunir, l'auteure livre une formidable incursion dans les représentations du corps et de la personne.

La problématique qui traverse *L'Homme-proie...* est celle des rapports qu'entretiennent les humains avec l'inframonde, selon le postulat d'une « modalité dégradée de la relation d'échange » (p. 21) qui expliquerait l'attitude prédatrice des entités surnaturelles. Seule la croyance peut actualiser la relation avec ces êtres : si l'on ne croit pas, on ne peut pas être victime de la prédation. Car c'est bien en victimes que se placent les interlocuteurs de l'ethnologue. La dépossession d'une partie d'eux-mêmes par des êtres malveillants alimente les discours sur l'infortune et le malheur, discours qui sont au cœur de l'ouvrage. C'est sur eux que se fondent les interprétations de l'auteure, qui multiplie les extraits d'entretien pour appuyer son propos.

Les prédateurs de l'Homme peuvent être de nature différente. La catégorie des *saqra* englobe de multiples formes d'entités prédatrices liées à l'inframonde : des démons ; les âmes des morts récents ; des phénomènes météorologiques tels que la foudre ou le vent ; des animaux sauvages (renard, mouffette, crapaud, hibou). Ces êtres affamés et non socialisés ont la capacité de saisir l'*animu* des humains, c'est-à-dire le centre des facultés physiques et mentales, situé dans le ventre. Particulièrement ambivalents, ces êtres sont réputés disposer de pouvoirs extraordinaires tels que féconder la terre, provoquer la pluie ou encore se métamorphoser. Ils sont donc autant objets de crainte que d'admiration. De multiples rituels leur sont destinés, à la fois expressions d'une gratitude, sollicitations de leur bienveillance ou quête de socialisation et d'apaisement de leur faim insatiable par diverses offrandes.

Il existe d'autres prédateurs, comme les *lik'ichiri* ou « vampires andins » (p. 15), qui sont des humains avec le pouvoir de voler la graisse et/ou le sang de leurs victimes dans le but de les vendre. Selon les représentations locales, la graisse est la substance qui garantit l'intégrité et l'unité du corps. Sa perte ou son vol entraînent un morcellement ; le rituel de guérison consiste donc à rassembler les fragments par des procédés d'enveloppement.

Qu'il s'agisse des *saqra* ou des *lik'ichiri*, les différents prédateurs des humains s'attaquent donc au corps de leur victime, soit par la prise de leur *animu*, soit par le vol de leurs substances vitales. Cette capture peut entraîner l'affaiblissement, la maladie, voire la mort. Pour se protéger ou réparer le mal causé par ces actes de prédation, les individus doivent donc agir sur leur corps, exercer sur lui un contrôle permanent.

Ces populations andines conçoivent le corps comme un contenant, mais aussi comme un espace ouvert, dont les orifices sont autant de portes d'entrée pour des entités malveillantes, ou de sortie pour les substances vitales. Le meilleur moyen de se protéger est donc de veiller à garder son corps fermé, étanche. La première méthode efficace est de se « remplir », c'est-à-dire de se nourrir suffisamment pour ne pas être vide et empêcher la circulation d'éléments internes ou externes. L'enveloppement du corps par le vêtement est aussi un moyen efficace de fermer son corps.

En plus de contrôler leur corps, les interlocuteurs de l'anthropologue disent également devoir contrôler leur pensée et leur parole, elle-même conçue comme une « manifestation sonore de la pensée » (p. 139). La parole et la pensée – le *yuyay*, à la fois pensée et mémoire – sont considérées comme des actes performatifs. Autrement dit, exprimer sa crainte d'une entité prédatrice, ou bien simplement y penser, peut suffire à provoquer l'acte de prédation. Le moyen de s'en prémunir est ce que Charlier Zeineddine appelle l'« anti-pensée ». Il s'agit là d'un refus de la relation, dans la mesure où l'on s'efforce de ne pas croire et de ne pas penser à ces êtres dangereux. Une autre façon de refuser la relation lors d'une rencontre avec une entité *saqra* est d'éviter son regard, car regarder, « c'est accepter d'être saisi par l'inframonde » (p. 239).

Ainsi, l'Homme est conçu, non seulement comme une proie, mais aussi comme seul responsable de son infortune, puisque c'est lui qui actualise la relation avec des entités malveillantes et qui, de cette manière, rend possible la prédation.

Charlier Zeineddine livre avec cet ouvrage une réflexion éclairante sur les représentations du corps, à travers une analyse méticuleuse des discours sur le danger permanent que constitue la prédation.

*Anaïs Milhac Larzabal
Institut d'ethnologie
Université de Strasbourg, Strasbourg, France*